Entre discours, langue et mémoire : une analyse de la communication médiatique comme discours verbal et visuel

Sophie Moirand

▶ **To cite this version:**

Sophie Moirand. Entre discours, langue et mémoire : une analyse de la communication médiatique comme discours verbal et visuel. Presses universitaires de Rennes. L'analyse de discours. Sa place dans les sciences du langage et de la communication Hommage à Patrick Charaudeau, 2015, L'analyse du discours sous la direction de Jean-Claude Soulages, 978-2-7535-4281-5. hal-01471741

HAL Id: hal-01471741

https://univ-sorbonne-nouvelle.hal.science/hal-01471741

Submitted on 20 Feb 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Entre discours, langue et mémoire :
une analyse de la communication médiatique comme discours verbal et visuel

Sophie Moirand, université Sorbonne nouvelle

On peut tenter de reformuler le thème de la table ronde « L'étude des médias comme discours verbal et visuel » (thème proposé pour la journée scientifique sur *La place des analyses du discours dans les sciences du langage et de la communication*) pour plusieurs raisons. Je retiendrai ici la question des relations entre communication et discours dans les médias et en particulier la notion de « discours représentés » (Norman Fairclough), l'importance accordée aux formes de la langue dans mes propres travaux et ceux de l'équipe à laquelle j'appartiens, ainsi que la présence dans certains travaux sur les médias (voir par exemple le titre de l'ouvrage coordonné par Marcel Burger auquel Patrick Charaudeau a participé) du mot **linguistique** (*L'analyse linguistique des discours médiatiques*). Même si, comme le précise Diane Vincent, « dans le domaine de l'analyse de discours médiatiques, on ne dit pas qu'on est linguiste et encore moins qu'on fait de la linguistique », en réponse aux questions posées dans la préface de cet ouvrage par son éditeur, réponse qu'elle intitule « Ne dites pas à ma mère que je suis linguiste… », on ne peut ignorer le rôle de la langue (et des langues) dans la communication médiatique ou dans les discours des médias.
Mais la question principale qui se pose, il me semble, c'est la question du sens : peut-on faire l'impasse sur ***le sens linguistique*** (celui des mots, des sons, des expressions, des constructions, des formulations, voire des représentations visuelles : images, photos, infographies, dessins de presse…) lorsqu'on cherche à comprendre ***le sens social*** de la communication médiatique ? Posant ainsi que le sens social surgit des rencontres entre les discours qui se croisent dans les médias, c'est donc une quête du sens que l'on poursuit en observant comment les formes discursives verbales et visuelles interagissent dans la presse imprimée ou en ligne (interactions spatio-textuelles, spatio-visuelles, intratextuelles, intertextuelles, interdiscursives, intersémiotiques) et comment ces interactions participent à la communication médiatique. C'est donc à travers une conception dynamique de la contextualisation (au sens où l'entend François Rastier, dans la mesure où, pour moi, dans les médias, c'est, comme il le dit pour l'écrit, la contextualisation qui prime sur la situation[1]) que l'on analyse les observables langagiers mis au jour dans l'étude des médias.

1. *Le rôle « médiateur » du discours dans la mémoire des événements*
Ainsi la communication médiatique se construit à travers la médiation d'une grande diversité de discours empruntés à une non moins grande diversité de mondes sociaux, de communautés langagières et/ou culturelles (voir Moirand 2007). Or, si l'objet de recherche à long terme que je poursuis c'est une interrogation sur le rôle du langage dans la construction des objets et des événements sociaux dans la ligne ouverte par John Searle en 1995[2], les médias constituent un objet d'études privilégié dans la mesure où le discours des médias est constitutivement un discours médiateur entre les discours multimodaux qu'il diffuse, qu'il cite et qu'il représente, et les discours qu'on imagine des classes de destinataires à qui il s'adresse.

C'est ce qui me conduit à faire un choix, qui relève davantage des sciences du langage que des sciences sociales ou des sciences de la communication, celui de focaliser non pas sur les acteurs sociaux du monde médiatique mais sur les discours qu'ils tiennent ou qu'ils convoquent. C'est ce qui

[1] Dans « Le problème épistémologique du contexte et le statut de l'interprétation dans les sciences du langage », *Langages* 129, 97-111.
[2] Voir par exemple Moirand, 2010a, 2010b.

me conduit à proposer une approche dialogique du discours médiatique, y compris des citations ou allusions visuelles, voire prosodiques (voir, dans une perspective davantage pragmatique Popelard et Wall 2005 éds : *Citer l'autre*).

C'est ce qui me conduit à décrire les interactions entre les discours qui se rencontrent dans les médias, souvent sans l'avoir voulu, alors qu'ils ne se rencontrent pas toujours dans l'espace social, leurs rencontres résultant des conditions matérielles de la construction médiatique, c'est-à-dire qu'elles ont lieu au fil d'un article, d'une page, d'une émission, dans un dessin de presse, une page écran, un énoncé, voire un son ou un mot…

Dans cette perspective, on pourrait donc définir la communication médiatique comme une « médiation » entre des univers discursifs « sources », y compris ceux que les locuteurs construisent à partir de la perception qu'ils ont du monde et des objets du monde, et les univers discursifs qu'on imagine des différentes « classes de destinataires » exposées aux médias. Il y a donc, de la part des professionnels des médias, des pratiques langagières particulières, qui reposent sur un véritable travail de représentation, de reformulation, de reconfiguration des discours sources qu'ils transmettent, travail partiellement conscient mais pas totalement. Et, comme le dit Alice Krieg (2010), une analyse discursive de la communication médiatique implique d'intégrer à l'observation ces pratiques de reprise, de reformulation, de transformation, y compris, par exemple, dans l'iconique des dessins de presse. Or ces formes, verbales ou visuelles, qui construisent des liens entre les discours sources des médias et le discours des médias tel qu'ils le diffusent fonctionnent, entre autres, comme des échos et des rappels mémoriels des événements antérieurs, voire des émotions qu'ils ont suscitées ou qu'ils suscitent encore.

2. *Les représentations d'ordre visuel entre culture, mémoire et politique*

Cela fait longtemps que, dans des émissions consacrées à la qualité de l'air ou à l'écologie à la télévision, le générique montre des cheminées d'usines thermiques crachant de la fumée… Or, on sait qu'il n'y plus ou presque plus d'usines de ce type et que, de toute façon, ce que ces usines thermiques « crachaient », ce n'était que de la vapeur d'eau, qui n'est pas polluante. Mais la représentation visuelle fonctionne toujours comme un rappel de la pollution industrielle… je prendrai ici des exemples récents des représentations visuelles inscrites dans des dessins de presse.

Ainsi, lors de la campagne pour le référendum sur l'Europe (2005), lorsque le « non » semblait vouloir l'emporter en France dans les sondages, un certain nombre de dessins de presse de journaux étrangers ne se privaient pas de « représenter » ce penchant des Français pour le « non » : comment faire comprendre à leurs lecteurs qu'il s'agissait des Français ? Sinon au travers de représentations « stéréotypées », qui font partie des discours circulant sur la France et les Français (j'emprunte ces exemples au travail d'Isabelle Desailly 2009) :

- Dans *The Observer*, par exemple, un dessin de Chris Ridell (repris ensuite dans Courrier international, 2-8 juin 2005), une grenouille, ridée et édentée, trépigne en disant « non, non, non » dans une bulle : grenouille = « Français » et son âge avancé évoque « la vieille Europe »

- Dans *The International Tribune*, un homme en train de mettre un bulletin « non » dans l'urne « montre » qu'il est Français, parce qu'il a « un béret » sur la tête et qu'il tient à la main « un filet qui contient un litre de vin et une baguette de pain », tout en s'interrogeant dans une bulle « Au fait, c'était quoi la question ? » (dessin de Patrick Chappatte)

Dans cette reformulation d'images antérieures, les objets culturels (tableaux, statues, etc.) font souvent l'objet de « détournements », sortes de reformulations visuelles qui tissent des liens entre la mémoire, la culture et l'événement présent :

- Ainsi, dans *le Monde* (21 février 2006), Plantu visualisant les discours tenus par Bruxelles partant en guerre contre la grippe aviaire utilise le haut-relief de Rude, qui se trouve sur l'Arc de Triomphe à Paris : « la Marseillaise » ou « le départ des volontaires en 1792 ». Mais il

remplace le drapeau français par le drapeau européen et les dessins de ce drapeau par des… poulets (*H5N1 L'Europe au secours des éleveurs de volaille*)

– Chappatte, dans *le Temps* (dessin repris dans *Courrier international*, 2-8 juin 2005), toujours à propos du « non » français qui semble vouloir l'emporter lors du référendum sur l'Europe, représente la France arrivant (en retard) à une réunion à Bruxelles sous la forme de la République emmenant le peuple à la victoire…

Comme le dit Isabelle Desailly, à qui j'emprunte ces quelques exemples sur le « non »[3], on peut considérer le dessin de presse, qui constitue un point de vue sur un fait d'actualité, comme un texte monologal qui mélange discours iconiques, graphiques et scripturaux. Ce sont les interactions entre ces différents « discours » qui « font » sens, en concentrant dans un même dessin les mémoires qu'on imagine être partagées par les destinataires (mémoire collective, mémoire discursive, mémoire épisodique – voir Moirand 2007b).

Un dessin de presse à propos du « risque du non » en France, tel celui de Mix et Remix repris dans *Courrier international* (26 mai-1er juin 2005) et ici p. XX, s'avère non seulement dialogiquement marqué mais contribue de plus à montrer exemplairement comment le discours de l'autre (ici les partisans du « oui »), introduit, davantage que le contenu de la vignette (« on aurait jamais dû passer par la démocratie »), les représentations que l'on peut avoir de ses énonciateurs. La remise en question du référendum en tant qu'acte démocratique découle ici des interactions entre le visuel et le verbal et les représentations que le dessin tisse entre la mémoire, la culture et le politique. Cela sonne rétrospectivement (on en avait pas encore conscience à l'époque) comme un amer constat d'une remise en cause diffuse de la démocratie.

L'exemple du « Regard de Plantu » sur la crise de l'université du printemps 2009 (à la une du *Monde*, 18 mai 2009) montre que le dessin « empile » différents moments discursifs de cette crise et fournit aux lecteurs différents types d'indices :

– de nombreux discours circulant parlaient des propos « pyromanes » des ministres » sur la question des examens et de la reprise des cours : on voit ainsi une représentation dessinée de la ministre de l'enseignement supérieur soufflant sur les braises qui enflamment les bâtiments universitaires

– ce qui est écrit en haut du dessin « sachant que la culture ne sert à rien… », ainsi que *la Princesse de Clèves*, faisaient référence aux propos du Président de la République[4],tandis que l'énoncé « la Princesse de Clèves », devenu un symbole de la contestation (des badges circulaient avec inscrit dessus : « je lis la Princesse de Clèves ») devenait dans le dessin lui-même un bel exemple de « dialogisme de la nomination » (au sens de Siblot), ce titre d'ouvrage empilant désormais toute une série de discours tenus en son nom…

Ainsi ce dessin (particulièrement « chargé » de discours autres) se présente comme à la fois une concentration et un empilage de dires, de représentations iconiques ou scripturales, qui sont autant de rappels mémoriels de discours antérieurs, par ailleurs disséminés dans les différents articles qu'on a rencontrés sur une double page du journal, au fil des pages et au fil des numéros antérieurs.

---

[3] Voir Desailly, 2008, mémoire de mastère, enseignement à distance, université Sorbonne nouvelle – Paris 3.

[4] Soit : « L'autre jour, je m'amusais, on s'amuse comme on peut, à regarder le programme du concours d'attaché d'administration. Un sadique ou un imbécile, choisissez, avait mis dans le programme d'interroger les concurrents sur *La Princesse de Clèves*. Je ne sais pas si cela vous est souvent arrivé de demander à la guichetière ce qu'elle pensait de La Princesse de Clèves… Imaginez le spectacle ! » (propos cités, entre autres, dans *Le Monde* du Dimanche 1er – lundi 2 mars 2009, et plus précisément dans l'article de Barbara Cassin : *Sarkozy « m'à tuer »* – voir ci-après).

3. Du discursif inscrit dans les mots et les énoncés

On connaît davantage l'usage que les médias font des allusions aux dires prononcés ailleurs et avant. On en donnera ici quelques exemples pour mémoire.

C'est ainsi qu'on emprunte à des domaines de mémoire antérieurs à des fins de caractérisation de nouveaux événements, par exemple lors de ce qu'on a appelé ensuite « la crise des banlieues » de l'automne 2005 :

Un petit Mai-68 des banlieues (*le Monde*)
« C'est le Katrina des désastres sociaux (Fox News)
« Une situation comparable à la Tchétchénie » (CNN)
Kaboul sur Banlieues (journal du Front national)

Ou qu'on emprunte à l'histoire de France, à ce qu'on appelle aujourd'hui « la guerre d'Algérie », pour désigner des émeutes ethniques à Sydney (Australie) en 2005 lorsqu'on s'adresse à un public français : ratonnades anti-bougnoules (*Marianne*, décembre 2005).

L'acte de nommer devient ici un lieu d'émergence de l'interdiscours, et on retrouve ainsi dans la presse quotidienne française relatant les événements de l'automne 2008 à Athènes les mêmes mots que ceux qui désignaient les mouvements étudiants de l'hiver et du printemps 2006 en France :

anarchistes, militants d'extrême gauche, chômeurs, désœuvrés,

avec cependant des rappels de l'histoirede la Grèce(*la révolte étudiante de 74, le spectre de la guerre civile*) ou bien encore des équivalences que l'on construit d'une culture à une autre : l'utilisation d'un mot « culturellement » français « smicards » pour désigner ceux qu'on désigne (en grec) comme « la génération des 700 euros », ou bien encore l'assimilation que l'on fait des caractérisations désignant la police : « flics, porcs assassins » (en grec) que l'on rapproche de « CRS SS » (en français), slogan datant de mai 1968 en France.

Mais les désignations des acteurs et, davantage encore, les noms d'événements ne sont pas seulement des lieux de rencontre entre le discours et la culture, car le fonctionnement sémantique des déterminants découle du fonctionnement de la langue dans laquelle ils surgissent.

On connaît la souplesse sémantique des toponymes, qui permet ainsi de construire des sens nouveaux, par exemple le mot Grenelle (voir le travail de Denis Barbet 2009) qui désigne à l'origine une rue de Paris où se trouvait le ministère du Travail en mai 1968, puis « les accords sociaux » qui s'y sont tenus à l'époque, et désormais un certain nombre de « réunions » comme « le Grenelle de l'environnement » et sq :

Les accords de Grenelle
Le Grenelle de l'environnement
Est-ce une mesure grenellement correcte ?
Borloo va lancer un Grenelle de la mer
Il faudrait un Grenelle de la consommation puisque le Grenelle est à la mode
On vous avait prévenus : « On ne ressort pas d'un processus Grenelle comme on y est entré »
« Puisqu'on fait des Grenelle(s) en ce moment, pourquoi pas un Grenelle sur les retraites ? »

C'est ainsi que l'on voit s'empiler des sens nouveaux ou que le mot désigne de nouveaux référents, sans pour autant perdre son référent initial. C'est donc ainsi que se construit une mémoire discursive, voire une mémoire collective, à travers cet usage qui est fait des potentialités de la langue, voire en français par exemple le fonctionnement des prédéterminants, qui permet soit de rappeler un événement antérieur, soit de désigner un nouvel événement, soit d'imaginer un nouvel événement de même type,

en tous cas d'établir des « liens » entre des événements qui construisent finalement des « référents » différents :

> Mai 68 : le spectre de Mai 68, un petit Mai-68 des banlieues, faut-il avoir peur d'un mai 2009 ?
> Le 11 septembre (2001) : l'autre 11 septembre, le 11 septembre espagnol, le 11 septembre de la finance
> « Certains n'hésitent par à parler d'un nouveau Vietnam » (France Inter, 20 novembre 2009, dans un reportage sur l'Afghanistan)

La mémoire discursive et les mémoires collectives s'entremêlent au fil des discours médiatiques et des images qu'ils véhiculent, et les noms propres (en particulier les toponymes et les noms de pays) deviennent des lieux de rencontre entre langue, mémoire et culture :
– On peut ainsi retrouver l'histoire d'un mot, d'une formule, d'un énoncé et suivre son parcours en partant d'un indice qui constitue la trace d'un discours déjà-là : ainsi, entendant un matin à la radio « Inutile de sauter comme un cabri, l'Europe il faut la faire », j'ai pu, en tapant sur Google « Europe + sauter comme un cabri » retrouver l'énoncé d'origine issu d'un discours du Général de Gaulle à la radio ainsi que le trajet qu'il a suivi et les transformations qu'il a subies au fil du temps.
– On peut suivre la circulation des mots et des formulations et voir ainsi comment les mots changent de communauté discursive au fil du temps et comment ces changements interviennent dans l'éclairage (au sens de J.-B. Grize 2006) qu'ils donnent au discours de ceux qui les emploient : c'est ainsi qu'une caractérisation reprise par un ministre et rappelée dans un entretien médiatique (« *Sarkozy les défie sur le petit écran en les traitant tous de racaille* ») sera au même endroit (une double page dans un quotidien) utilisé par ceux que l'on traite ainsi (« *À force d'être traité de racaille, on le devient et on le montre… Sarkozy a fabriqué des incendiaires* », plaisante Rachid), ou repris par un homme politique du bord opposé qui le renvoie tel un boomerang au ministre qui l'a fait circuler dans les médias (V.P. *concentre tout de même le tir sur le ministre de l'intérieur qu'il qualifie de « racaille »*).
– On peut enfin repérer à travers des formes linguistiques (par exemple la négation, le conditionnel, la relative, la nominalisation…) la présence d'un discours source (voir le fonctionnement des énoncés dialogiques) et deviner ainsi l'orientation argumentative du texte qui suit ce titre, et qui s'emploie à réfuter l'assertion inscrite dans le discours source auquel il fait allusion : « Ainsi les Grecs seraient des paresseux… » (voir Moirand à paraître).

On terminera sur un cas exemplaire de ces relations interdiscursives, à partir d'un exemple que l'on emprunte au titre d'un article de Barbara Cassin dans *le Monde*, qui constitue un écho au dessin de Plantu évoqué *supra* :

> Sarkozy m'à tuer

et qui continue la série déjà repérée par Jean-Michel Adam (dans *Tranel* 44, 2006) :

> Swissair « m'a tuer » [*24 heures*, 2001]
> Allègre m'a tuer [pancarte dans un défilé d'étudiants, 1998]
> Edouard m'a tuer [*le Monde*, titre de la une]
> Le RPR m'a financer [dessin de Plantu dans *le Monde*, 1996]
> Etc.

Comme le dit Riffaterre, cité par Adam, on sent bien qu'il y a quelque chose à comprendre dans cette formulation, comme une « résistance » du sens : problème de langue ? problème de compatibilité avec le contexte environnant ? problème de relations avec d'autres discours circulants ou avec d'autres discours que l'on a en mémoire ? ou avec des images ? des représentations ?

Mais tout cela ne prend sens qu'avec la mise en relation de réseaux interdiscursifs :
– l'inscription retrouvée en lettres de sang près d'un cadavre (fait divers de 1991), « Omar m'a tuer », énoncé origine de la série
– la faute empruntée au site de l'Elysée par Barbara Cassin (*m'à*), et qui s'ajoute à celle de l'original (*m'à tuer*), dans un texte qui s'insurge contre les propos tenus par le chef de l'État à propos des chercheurs

– la mise en perspective avec les propos de Sarkozy sur les chercheurs et la culture (l'allusion à la présence dans le programme d'un concours administratif de *La Princesse de Clèves* rapportée ici dans la note 4).
Ce qui permet de mettre au jour l'éclairage donné par le titre de cet article et d'anticiper l'orientation argumentative de l'article de Barbara Cassin.

On voit ainsi comment le sens surgit de ces rencontres interdiscursives et intersémiotiques. On voit alors l'intérêt de faire appel dans les analyses que l'on fait à des sémantiques post-structuralistes et des pragmatiques, qui tiennent compte des expériences que les locuteurs entretiennent avec les objets et les événements dont ils parlent (Moirand 2011a, Quéré 2006), ainsi qu'à des conceptions du discours qui prennent en compte ce que les énoncés gardent en eux de l'histoire (Bakhtine) et de la mémoire (Halbwachs, Pêcheux, Courtine, Ricoeur, par exemple).
Cela conduit à construire un modèle circulaire de la communication médiatique, seul capable de rendre compte de la ronde incessante des discours et des images et de leur circulation entre différents locuteurs, différentes communautés langagières et culturelles, différents mondes sociaux. En tous cas si l'on pense que la communication médiatique repose sur cette circularité des discours ainsi que sur les rencontres interdiscursives et intersémiotiques qu'elle produit. C'est ainsi que l'on peut voir comment se construit un sens social des événements à partir des sens linguistiques qui se dégagent des éléments langagiers ou iconiques qu'elle met en scène.

Ablali, D. et Mitropoulo, E. dirs (2007), Sémiotique et communication. Etat de lieux et perspectives d'un dialogue, *Semen* 23 (en ligne sur revuez.og).
Adam, J.-M. (2006), « Intertextualité et interdiscours : filiations et contextualisation de concepts hétérogènes », *Tranel* 44, 3-26 (en ligne).
Barbet, D. (2009), *Grenelle. Histoire politique d'un mot*. Presses universitaires de Rennes.
Burger, M. éd. (2008) : *L'analyse linguistique des discours médiatiques*. Laval, Canada, Editions Nota Bene.
Calabrese, L. (2010), *Le rôle des désignants d'événements historico-médiatiques dans la construction de l'histoire immédiate. Une analyse du discours de la presse écrite*. Doctorat, Université Libre de Bruxelles.
Cislaru, G. *et alii* (2007) : *L'acte de nommer. Une dynamique entre langue et discours*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.
Courtine, J.-J. (1981), Analyse du discours politique, *Langages* 62 (en ligne sur Persée.org).
Desailly, I. (2008), *L'expression de l'opinion dans le dessin de presse. Le cas du non français à la constitution européenne*. Université Sorbonne Nouvelle, mémoire de recherche, mastère.
Grize, J.-B (1992), « Éclairage », dans *Un signe parmi d'autre*, Hauterive, Suisse, Editions Gilles Attinger, p. 22-25.
Halbwachs, M. (1997 [1950]), *La mémoire collective*. Paris, Albin Michel.
Krieg, A. (2010), « Pour une analyse discursive de la communication comme anticipation des pratiques et de transformation des énoncés », dans Burger, M. éd. : *Les médias et le politique. Le français parlé des médias*, actes du colloque de Neuchâtel 2009, en ligne.
Madini, M. (2006), « Co(n)textualisation du dessin de presse et engagement énonciatif », *Semen* 22, 177-196 (en ligne sur revues.org).
Moirand, S. (2006), « Entre discours et mémoire : le dialogisme à l'épreuve de la presse ordinaire » », *Tranel* 44, 39-50 (zn ligne).
Moirand, S. (2007a, réédition 2008), *Les discours de la presse quotidienne Observer, analyser, comprendre.* Paris, Presses universitaires de France.
Moirand, S. (2007b), « Discours, mémoires et contextes : à propos du fonctionnement de l'allusion dans la presse » dans *CORELA* [http://edel.univ-poitiers.fr/corela/document.php?id=1636] (publié au Brésil dans *Estudos da Lingua(gem),* Imagens de discursos, vol. 6, n° 1, 2008 en ligne).
Moirand S. (2010a), « Le choc des discours dans la presse française : l'exemple des violences urbaines (automne 2005) et des manifestations étudiantes (hiver 2006) » dans Fornasiero J. et Mrowa-Hopkins C. éds, *Explorations and Encounters in French*, Université d'Adelaide, Australie, p. 35-76.

Moirand S. (2010b), « Retour sur une approche dialogique du discours », dans *La question polyphonique ou dialogique en sciences du langage*. Université de Metz, CELTED, collection Recherches linguistiques n°31, p. 375-378.
Moirand S. (2010c), « Voix et représentations dans la presse quotidienne nationale », dans *Les voix des français*, Tome 1. Oxford, Peter Lang, p. 237-268.
Moirand S. (2011), « Du sens tel qu'il s'inscrit dans l'acte de nommer », dans *Ciências da linguagem e didatica das linguas* (Véronique Braun Dalhet coord.), São Paulo, Humanitas/Fapesp, 2011, p. 165-179.
Moirand S (sous presse), « Le dialogisme : de la réception du concept à son appropriation en analyse du discours », texte à paraître dans les actes du colloque de Montpellier 2010 : *Le dialogisme : langue, discours*.
Née, E. (2009), *Sûreté, sécurité, insécurité. D'une description lexicologique à une étude du discours de presse : la campagne électorale 2001-2002 dans le quotidien* le Monde. Thèse pour le doctorat en sciences du langage, université Sorbonne nouvelle.
Quéré, L. (1994), « L'événement 'sous une description' : contraintes sémantiques, croyances stéréotypiques, et 'natural facts of life as a morality' », *Protée*, vol. 22
Quéré, L. (2006), « Entre fait et sens : la dualité de l'événement », *Réseaux* 139, 183-218.
Quéré, L. (2011, à paraître), « Les formes de l'événement. Quelques considérations pragmatiques », conférence plénière d'ouverture, à paraître dans les actes du colloque *Langage, discours, événements*, Université de Bologne et université Sorbonne nouvelle, Florence, Villa Finaly, mars-avril 2011.
Paveau, M.-A. (2006), *Les prédiscours. Sens, mémoire, cognition*. Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.
Popelard, M.-D. et Wall, A. (2005), *Citer l'autre*. Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.
Searle, J.R. (1995), *The construction of Social Reality*. New York : Free Press (traduction française : *La construction de la réalité sociale*, Paris : Gallimard, 1998).
Veniard, M. (2007) : *La nomination d'un événement dans la presse quotidienne nationale. Une étude sémantique et discursive : la guerre en Afghanistan et le conflit des intermittents dans* le Monde *et* le Figaro. Université Sorbonne Nouvelle, Thèse pour le doctorat en sciences du langage.

Illustrations possibles :
Dessins de presse (la plupart repris dans *Courrier international*)
– La grenouille qui dit non (Ridell)
– Un Français qui dit non (Chappatte)
– « H1N1 L'Europe au secours des éleveurs de volaille » (Plantu)
– La République emmenant le Peuple à la victoire (Chappatte)
– « On aurait jamais dû passer par la démocratie » (Mix et Remix)
– La Princesse de Clèves et les manifestations étuidantes (Plantu)

+ Extrait (titre et texte de l'article de Barbara Cassin dans *le Monde*